

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Le cas des étudiants en agronomie en Espagne et au Maroc¹

VELASCO Ana, ZAHID Fatima et DESRUES Thierry

Introduction

Il y a encore deux ou trois décennies au Maghreb et en Espagne les grandes écoles ou les écoles d'ingénieurs, notamment celles formant des ingénieurs dans le secteur agricole, avaient vocation à sélectionner des jeunes ayant réalisé des études secondaires plutôt brillantes pour en faire une élite généralement au service de l'Etat et ayant un fort esprit de corps. Figure emblématique du savoir technocratique et de la science appliquée, l'ingénieur agronome a été pendant longtemps un acteur au service de l'État développementaliste en charge de la modernisation agricole.

En Espagne, la profession remonte à la fin du XIX^{ème} siècle si on prend pour référence historique la constitution de l'*Asociación de ingenieros agrónomos* en 1872 dont le but était de regrouper les titulaires d'un diplôme issu de la première école créée en 1855². À l'époque, il semblerait que la plupart des ingénieurs exerçaient comme cadres de l'administration de l'État et comme agriculteurs, ce qui expliquerait le fait que c'est cette même association qui organisa en 1880 le premier congrès général d'agriculteurs et éleveurs d'Espagne. En 1953, l'association est à l'origine de la constitution de l'Ordre des ingénieurs agronomes. À cette époque, alors que le régime de Franco tente de sortir du marasme hérité de la guerre civile (1936-1939), le

¹Ces résultats s'inscrivent dans un projet de recherche intitulé « Jeunesse, changement social, politique et sociétés en réseau en Méditerranée : le cas du Maghreb », financé par le Ministère espagnol de l'économie et la compétitivité (CSO2011-29438-C05-04).

²On renvoie ici au site de l'association. Cf. <http://www.cgcoia.es/ania/> (Consulté le 13 novembre 2015).

développement agricole confié aux différents corps technocratiques (Génie hydraulique, génie rural, ponts, etc.) est marqué par la politique de grande irrigation. La centralité de la grande hydraulique et de l'intensification productive survivra au franquisme et sera prolongée jusqu'aux années quatre-vingt du siècle passé, la transition démocratique (1976-1978) et l'intégration dans l'Union européenne (1986) relançant les plans de modernisation du secteur.

Au Maroc, le colonialisme français (1912-1956)³ a marqué la politique agricole de modernisation fondée elle aussi sur le développement de la grande irrigation et la multiplication des offices et des entreprises publics (Lazarev 2012; Desrues 2004). Cependant, le prestige et l'esprit de corps des ingénieurs agricoles marocains a été peut-être moins accentué que chez leurs homologues espagnols vu la concurrence exercée par le prestige des ingénieurs marocains des ponts et du génie civil de formation française. Ce sont ces derniers qui occupent les postes exécutifs des grands corps d'État et des grandes entreprises publiques.

Quoiqu'il en soit dans un contexte généralisé de crise des institutions à laquelle n'échappe pas l'enseignement supérieur, on propose d'aborder, dans ce recueil sur les « Les jeunes, l'école et l'éducation », la formation agronomique et agricole au Maroc et en Espagne. En postulant que durant des décennies cette formation a bénéficié d'un certain prestige social et qu'elle a sélectionné une élite de lycéens pour en faire une élite professionnelle, ayant vocation à servir au sein de

³Le Protectorat espagnol a joué un rôle mineur sur le développement agricole du Maroc. D'abord, en dehors de la plaine du Loukkos, où des cultures intensives de fraises et de sucre seront introduites, le territoire sous administration espagnole était principalement montagneux (Cf. Moreno Nieto 2016). Ensuite, autant le développement du système d'enseignement que les conditions politiques, économiques et financières de la métropole ne permettaient au pays de s'affirmer comme un modèle à suivre pour le développement du Maroc. Tout au long du Protectorat, ce sont la Californie et la France qui s'imposent comme modèles tant auprès des colons européens que des « évolués » autochtones (Swearingen 1986 ; Desrues 2004). Cette image et cette impression ont sans doute évolué depuis l'entrée de l'Espagne dans l'Union européenne en 1986.

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

l'administration publique afin d'accompagner les politiques de modernisation de la production agricole.

À l'heure de la massification de l'enseignement supérieur, de la multiplication des formations et de la marchandisation de l'enseignement, ces écoles forment-elles toujours une élite ? Qui sont les jeunes qui rejoignent ces filières ? Quelles sont les motivations de leur choix et leurs attentes ? Comment voient-ils leur avenir dans un contexte de montée du chômage des diplômés, de la transformation du rôle de l'État qui de développeur et employeur, se veut désormais « manager », et de la perte de poids du secteur agricole ? Et enfin, quelles différences et quelles convergences peut-on signaler entre les cas marocains et espagnols ?

Pour répondre à ces questions on a mené une enquête comparative auprès des étudiants en ingénierie agronomique à Meknès au Maroc et à Madrid en Espagne. On a utilisé un questionnaire similaire dans les deux pays qui a été administré à un peu plus de 200 étudiants ayant entre 18 et 35 ans afin de réunir un échantillon de 100 cas validés pour chaque Ecole. Finalement, notre échantillon est composé de 94 questionnaires à l'ETSIA de Madrid et de 102 à l'ENA de Meknès. Le questionnaire administré contient un nombre important et varié d'informations puisqu'il contient 140 questions structurées autour des thématiques suivantes: profil sociodémographique ; contexte local et familial ; définition de la catégorie « jeunes » ; adhésion et participation sociale et politique ; satisfaction et confiance en autrui ; accès et usages des technologies de l'information et de la communication ; choix de la formation ; perspectives d'avenir ; etc.

Autant en Espagne qu'au Maroc, la formation que dispensent les écoles formant des ingénieurs agronomes est élitiste, puisque celles-ci opèrent une sélection à l'entrée. Ce faisant, si on doit reconnaître que ces écoles ne forment pas ou ne forment plus la classe dirigeante, il n'en demeure pas moins que les futurs lauréats font partie de l'élite au sein de la masse de la jeunesse en général et de la jeunesse étudiante en particulier. Le dualisme de l'enseignement supérieur qui repose sur la

division entre écoles –grandes et simples- et universités est constatable tant en Espagne qu’au Maroc. Dans ce dernier pays, le système est biaisé par une extraversion des formations vers les « très grandes écoles » françaises.⁴

Bien que de nombreuses institutions d’enseignement supérieur et de nombreuses filières ont été créées en Espagne et au Maroc depuis le milieu des années 1980, les formations d’ingénieurs agronomes sont dispensées par des Écoles qui, même si elles ne peuvent prétendre au titre de « très grandes écoles » se distinguent des diplômes fournis par les facultés de droit, de gestion, d’économie ou des sciences. Donc, si tout porte à croire que les étudiants en agronomie feront partie d’une élite de professionnels, ce que nous cherchons à éclairer dans cet article c’est si cette future appartenance est le fruit d’une logique de reproduction sociale particulièrement forte ou plutôt d’une mobilité sociale ascendante de type méritocratique.

Avant de passer à l’analyse des résultats, on présentera brièvement les deux écoles qui forment notre échantillon.

1. Notre univers et notre échantillon : présentation des écoles et du profil socio-démographique des enquêtés

Notre univers est défini par deux écoles formant des ingénieurs dans le domaine de l’agriculture : l’École Technique Supérieure des Ingénieurs Agronomes (ETSIA) de Madrid en Espagne et l’École Nationale d’Agriculture (ENA) de Meknès au Maroc. On a essayé de constituer un échantillon qui se rapproche de la distribution par sexe des étudiants.

L’ETSIA de Madrid :

L’Ecole Technique Supérieure des Ingénieurs Agronomes (ETSIA) de Madrid est un des onze centres de formation supérieure en agronomie. C’est une des plus anciennes écoles avec celles de Cordoue, Lérída et Valence. À l’origine, il s’agit d’une institution qui dépendait

⁴De Saint Martin 2005 ; Scarfo-Ghellab 2001.

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

du Ministère de l'Agriculture. Depuis 1973, elle est inscrite à l'Université Polytechnique de Madrid (UPM). La formation jusqu'à 2011, et la mise en place du nouveau Plan d'études, était d'une durée de 5 ans et autour de cinq filières de spécialisation : production végétale, production d'élevage, économie rurale, aménagement du territoire et industries agroalimentaires. Depuis 2011 cette formation est organisée en cycles de 4+2 ans (licence et diplôme) pour devenir Ingénieur Agronome, suivie de master de recherche pour ceux qui veulent continuer avec une thèse doctorale. Malgré des évolutions au fil des années, l'apprentissage des étudiants est toujours marqué par les objectifs de la mise en valeur agricole suivant les postulats d'une agriculture « moderne », c'est-à-dire technicisée, rationalisée et accompagnée par des technocrates, bien que de plus en plus la spécialisation de technologie des aliments est à la mise.

Durant l'année universitaire 2012-2013, année de l'administration de l'enquête, le nombre d'inscrits à l'ETSIA s'élevait à 1.463 élèves dont environ 200 en première année. Le taux d'abandon tourne autour de 16%. Pour notre analyse on n'a pas utilisé un échantillon statistiquement représentatif, puisque nous n'avons pas accès aux données socio-démographiques des étudiants. On a opté pour une enquête exploratoire de 100 questionnaires administrés auprès des étudiants des différentes années de formation (de la 1^{ère} à la 5^{ème} année).

Comme sous d'autres cieux, le prestige de l'ETSIA est concurrencé. En dehors du secteur agricole et des industries connexes comme l'agro-alimentaire, d'autres carrières d'ingénieurs (télécommunications, informatique, civil et industrie) et quelques écoles de droit et de commerce ou de direction d'entreprise justifient qu'on puisse parler de très grandes écoles, pour celles qui s'inscrivent dans des logiques globales et qui ne pensent qu'aux classements internationaux des centres de formation et des grandes écoles, pour les autres, elles sont à vocation plutôt nationale et échappent au stress des classements internationaux.

L'Ecole Nationale d'Agriculture (ENA) de Meknès au Maroc :

Au Maroc, l'Enseignement Supérieur Agricole est constitué par trois Etablissements relevant du Ministère de l'Education Nationale et organisé autour des trois niveaux de Licence, Master et Doctorat. Il s'agit de l'Institut Agronomique et Vétérinaire (IAV) Hassan II à Rabat ; l'Ecole Nationale d'Agriculture (ENA) à Meknès ; et l'Ecole Nationale Forestière d'Ingénieurs (ENFI) à Salé.

L'ENA a été créée en 1942, à l'époque du protectorat français pour assurer la formation de techniciens spécialisés en agriculture. Les ingénieurs agronomes étaient alors formés ailleurs à Alger ou en France.⁵ Près de soixante ans après l'indépendance du Maroc acquise en 1956, l'ENA est aujourd'hui une institution aux dimensions internationales qui, en plus de la formation des ingénieurs agronomes, contribue à la recherche dans tous les domaines de l'agriculture et du développement rural.

La formation à l'ENA se déroule sur 5 ans, distribuée en deux cycles : un cycle préparatoire de deux ans et un cycle ingénieur de 3 ans. Ce deuxième cycle de formation agronomique propose six filières de spécialisation : Arboriculture fruitière, oléiculture et viticulture ; Ingénierie agro-économique ; Ingénierie du développement ; Productions animales ; Protection des plantes et de l'environnement ; et Sciences et Techniques en productions végétales. Une des particularités de la formation reçue repose sur la réalisation de quatre stages allant de 75 jours en première année à 21 jours en deuxième, troisième et cinquième année. Le cycle d'ingénieur se termine par la réalisation d'un travail de fin d'études ayant une durée de 6 mois et orienté vers l'insertion du futur ingénieur sur le marché du travail.

Pour comprendre la position des élèves de l'ENA dans le contexte de l'enseignement supérieur au Maroc et la formation des « élites », il faut prendre en compte non-seulement l'origine de l'École et l'offre de formation au niveau national, mais aussi au niveau international et, en particulier, en France.⁶ Parmi les nombreuses écoles qui délivrent le titre d'Ingénieur d'État au Maroc, l'ENA fait figure d'exception puisque la

⁵Vermeren 2002 : 208-218.

⁶Vermeren 2002 ; Scarfo-Ghellab 2001.

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

plupart ont été créées après l'indépendance entre la fin des années 1950 et le début des années 1970 pour répondre à la demande de cadres techniques dont avait besoin l'État marocain⁷. C'est dans ce cadre qu'a vu le jour la principale institution de formation supérieure en agronomie à côté de l'ENA, l'Institut agro-vétérinaire Hassan II (IAV) en 1966.

Ainsi, depuis les années 1960 près de 3000 ingénieurs marocains ont choisi une formation dans une grande école française⁸. Selon des données récentes, les écoles les plus représentées sont l'Ecole polytechnique, l'Ecole nationale des ponts et chaussées, l'Ecole centrale (Paris), l'Ecole supérieure d'électricité (SUPELEC), l'Ecole nationale supérieure des mines (Paris) et l'Ecole nationale supérieure des télécommunications. Dans ce système dualiste-exogène de formation, qui constitue le circuit privilégié de reproduction des élites sociales marocaines, les ingénieurs agronomes marocains semblent exclus. Avec l'explosion récente des effectifs de l'enseignement supérieur, les écoles marocaines d'ingénieurs agronomes n'ont sans doute pas échappé à la modification de la composition de leur public. Parallèlement, autour des années 80, le secteur privé s'est présenté comme un nouvel acteur. En effet, certaines catégories de jeunes Marocains, appartenant aux milieux sociaux les plus favorisés, décident d'accomplir leur formation supérieure en suivant des études de gestion dans les écoles privées marocaines. Bien que situés à un second niveau, on peut penser qu'ils représentent cependant toujours une élite technocratique et sociale au même titre que les docteurs en médecine ou en droit aux yeux du reste de la population. Enfin, si on observe que les jeunes femmes qui s'inscrivent à l'ENA se situent dans une stratégie d'ascension sociale à travers la formation d'ingénieur, on ne doit pas perdre de vue que la féminisation de cette formation induit un effet pervers à moyen terme : celui de la dévalorisation du diplôme. Par ailleurs, contrairement aux

⁷Zahid 2014

⁸Scarfo-Ghellab, 2001

garçons, les filles ingénieurs en général occupent plus tard souvent des emplois en deçà de leur niveau de formation et confinés à des tâches exécutives.⁹

À l'ENA, le nombre d'étudiants inscrits au cours de l'année universitaire 2012-2013 était de 373 dont 130 garçons et 234 filles. Le nombre d'étudiants par année oscille entre 89 et 60, avec une très nette majorité de filles au cours des quatre premières années. Bien qu'on n'ait pas eu accès aux données socio-démographiques des étudiants, le nombre restreint de l'univers que représentent les étudiants de l'ENA fait qu'en administrant 100 questionnaires on pouvait arriver à former un échantillon assez représentatif.

Le profil sociodémographique des jeunes étudiants enquêtés

Les étudiants qui composent notre échantillon d'enquêtés ont entre 18 et 35 ans, mais les deux tiers d'entre eux ont moins de 23 ans à l'ETSIAM et seulement un étudiant de l'ENA dépasse les 26 ans. Ces limites d'âge les situent biologiquement parmi les jeunes et cette occupation non-rémunérée les classe généralement parmi les personnes dépendant financièrement de leur famille. Ces deux variables –l'âge et le statut d'étudiant- font que logiquement la presque totalité d'entre eux soient célibataires et n'aient pas d'enfants à charge (96,8% les jeunes de Madrid, 90,4% les jeunes de Meknès).

Par ailleurs, on peut signaler qu'à l'ENA trois jeunes sur quatre enquêtés sont des filles (75,5%), ce qui reflète assez bien la féminisation de l'école au cours des quatre dernières années (65,15%). Ce phénomène somme toute récent de la féminisation, même s'il rejoint une tendance observable dans l'enseignement supérieur marocain en général, est particulièrement accentué. C'est un fait remarquable dont les causes mériteraient des recherches plus approfondies. Par contre, au sein de l'ETSIAM, la féminisation étant beaucoup moins accentuée, l'échantillon est plus équilibré en terme de sexe des enquêtés (49% de garçons versus 51% de filles). On a donc deux échantillons qui en termes de distribution

⁹Mellakh, 2004.

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

par sexe sont divergents mais qui se rapprochent de la réalité qu'ils entendent représenter.

2) Le choix des études : un choix de proximité satisfaisant plus prononcé à Madrid qu'à Meknès

Lorsqu'on demande aux étudiants de l'ETSIA où ont-ils suivi leurs études secondaires 70% d'entre eux répondent dans la région madrilène (Madrid et ses alentours) et 21,5% dans une des provinces (Ségovie, Albacete, Tolède, etc.) des régions autonomes frontalières de la Castille Léon ou la Castille-La Manche. Concernant les étudiants de l'ENA, la moitié provient de centres de formation secondaires situés à proximité, soit à Meknès ou dans les douars des alentours. Ce dernier aspect est particulièrement vrai pour les filles. L'autre moitié des étudiants marocains signale une provenance d'autres grandes villes telles que Casablanca, Fès, Rabat, Kenitra, Ouarzazate, Salé ou Marrakech.

La plus grande dispersion de l'origine géographique des étudiants marocains par rapport aux étudiants espagnols est due notamment à l'offre de formation en agronomie plus réduite dont disposent les premiers pour réaliser des études d'agronomie, puisqu'ils n'ont le choix qu'entre deux centres. Par contre en Espagne, l'existence d'une école dans la plupart des communautés autonomes fait que les futurs étudiants portent leur choix de préférence vers un centre de proximité. Dans le cas de Madrid ce trait est renforcé d'abord, par le prestige dont jouit cette école parmi le reste des centres de formation en agronomie en Espagne et ensuite, par des politiques publiques d'accompagnement financier des étudiants qui ne favorisent pas la mobilité des étudiants. Ainsi, tant le montant des bourses d'études que le nombre de résidences et de restaurants universitaires publics ou subventionnés pour accueillir les étudiants sont insuffisants. Cette réalité pousse de nombreux étudiants à se décider pour des études à proximité du domicile des parents ou des grands-parents. Ainsi, 78% des parents des enquêtés résident à Madrid ou sa région, c'est-à-dire à moins d'une heure de transport en train ou en

bus de l'ETSIA. Les jeunes des grandes villes telles que Madrid bénéficient donc d'une offre plus importante que les jeunes des provinces rurales. Le coût du logement et le prix des études expliquent que 69,1% des enquêtés vivent chez leurs parents et seulement 3,2% en résidence universitaire.

Ce choix de proximité plus prononcé à Madrid qu'à Meknès, n'empêche pas que l'immense majorité des enquêtés déclare étudier ce qu'elle souhaitait. Cette tendance est encore plus prononcée à l'ETSIA (82,7%) qu'à l'ENA (74,8%). Enfin, on doit avouer qu'on ne trouve pas de différences significatives entre l'opinion des filles et celle des garçons.

3) Ancrage ou mobilité future : l'attachement affectif et les opportunités professionnelles

Aujourd'hui, le marché du travail toujours plus dérégulé, plus concurrentiel et plus ouvert sur le monde demande plus que par le passé des personnes qui soient enclines à la mobilité géographique et professionnelle. L'ancrage dans un terroir rural ou la ville de naissance semble être devenu un frein à tout un chacun qui aspire à faire partie de l'élite professionnelle nationale. Les membres de celle-ci se doivent d'être au centre des flux de la globalisation et se présenter comme transnationaux à défaut d'être cosmopolites.

Nos étudiants espagnols sont presque tous des urbains et se partagent entre des « sédentaires » qui étudient dans la ville où ils ont toujours vécu, et des « fluides » ou « intermodaux » qui doivent se déplacer chaque jour pendant plusieurs heures au sein des flux de mobilité interurbains rythmés par les franges horaires officielles de travail (1 à 3 heures de transports, généralement en commun). Reste à savoir quand ils pensent à leur avenir, s'ils se projettent comme des « sédentaires » ou s'ils penchent plutôt vers des profils de « nomades », se déplaçant au gré des opportunités qui surgissent ou « transhumants » nationaux ou transnationaux se déplaçant avec l'objectif du retour au lieu d'origine.

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Au sein de l'ENA, le régime d'internat a résolu définitivement la question de la mobilité quotidienne des étudiants. En ce qui concerne leur mobilité future, les opinions sont légèrement déséquilibrées, puisque 42% des enquêtés souhaitent vivre dans le lieu où ils ont passé leur enfance, contre 52% qui préfèrent vivre ailleurs. Ce déséquilibre s'accroît grandement quand on observe les données par sexe puisque près de 60% des garçons aimeraient rester dans leur lieu d'enfance contre 41% des filles. L'attachement à la famille et aux amis qui sont sur place, les souvenirs d'enfance, les repères qui font qu'on se sente « à l'aise » et pour les citadins les avantages qu'offre la grande ville et en particulier, son climat sont les raisons avancées pour rester sur le lieu de l'enfance.

Par contre, les motivations communes aux garçons et aux filles qui expliquent le souhait de ne pas rester dans le lieu où ils ont passé leur enfance ont trait au manque d'opportunités professionnelles et d'infrastructures, notamment de loisirs. On en déduit donc qu'on a affaire plutôt à des petits centres urbains ou ruraux (agro-villes). On remarquera chez les filles une envie de découvrir d'autres lieux qui est plus prononcée que chez les garçons.

Quant aux étudiants de l'ETSIA, qu'il s'agisse des filles ou des garçons, la moitié d'entre eux dit vouloir vivre à l'avenir dans leur lieu d'enfance. La première raison exprimée par les étudiants madrilènes rejoint celle des étudiants marocains, à savoir l'attachement familial ou amical (78,8%); en deuxième place, on trouve la qualité de vie ou la tranquillité du lieu (40, 4%); enfin, la troisième raison a trait à la satisfaction de vivre à Madrid (34,7%), une ville qu'ils aiment et qui offrent de nombreuses activités culturelles. Les raisons exprimées par les étudiants de l'ETSIA ayant répondu ne pas vouloir rester dans le lieu de leur enfance sont premièrement le manque d'offres d'emplois (41,5%); et, en second lieu, l'envie de connaître d'autres cultures, d'apprendre d'autres langues (21,3%). Ces derniers motifs sont surtout présents parmi les filles enquêtées.

On observe donc que par rapport à la mobilité ou le détachement du lieu de l'enfance, les étudiants des deux rives de la Méditerranée ont des perceptions assez similaires, plaçant comme première raison pour partir, le manque d'opportunités que propose le marché du travail, tandis que l'attachement envers la famille et les amis contribue au maintien sur place ou au retour aux origines. Ces similitudes se reproduisent quand on analyse les réponses selon le sexe des enquêtés.

4) Etudes et professions des parents : des élites universitaires et professionnelles biaisées par la position des femmes au Maroc

L'observation du niveau d'études des parents des étudiants de l'ETSIA et de l'ENA révèle que nous avons affaire à un échantillon privilégié au sein de leurs sociétés respectives. Cependant, des différences apparaissent entre les deux pays.

Le cas de l'ETSIA révèle que les parents des enquêtés appartiennent à une élite intellectuelle au sein de leur groupe d'âge (Tableau 1). Si plus de 80% des parents ont un niveau équivalent ou supérieur au baccalauréat, la moitié des mères (48,9%) et des pères (53,1%) ont réalisé des études universitaires.

Ce capital éducatif est ratifié par des professions souvent à fort prestige social. Plus de la moitié des enquêtés à l'ETSIA de Madrid signalent des professions du père liées à la direction d'entreprise, l'ingénierie, le domaine scientifique ou intellectuel. Le taux d'activité professionnelle et les domaines d'occupation des mères renforcent la position plutôt élevée des enquêtés dans la structure sociale. Dans 70% des cas recensés, la mère de l'enquêté a un emploi rémunéré et parmi celles-ci 40% occupent des postes de niveau supérieur tels que directrice d'entreprise, ingénieure ou scientifique.

Tableau N° 1 : Niveau d'études des parents à l'ETSIA

Niveau d'études des parents	Parents	
	Père (%)	Mère(%)

**APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE
ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS
L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR**

Etudes primaire ou obligatoires (1 ^{er} cycle secondaire)	12,8	13,8
Baccalauréat	23,4	31,9
Formation professionnelle	5,3	3,2
Bac+3 ans (études techniques et licence)	7,4	11,7
Bac+5 (Ingénieur, architecte, diplômé)	45,7	37,2
NR	5,3	2,1
Totale	100,0 N=94	100,0 N=94

Élaboration personnelle à partir des données de l'enquête

C'est sans doute au niveau de la distribution par sexe de l'activité professionnelle et du niveau d'études qu'apparaît la différence entre nos étudiants marocains et espagnols. Si en Espagne, uniquement 15% des enquêtés manifestent que leur mère reste à la maison, à l'ENA se sont 73% des mères qui sont mentionnées dans la catégorie « femme au foyer ». Au Maroc, lorsque la mère travaille, c'est souvent dans l'enseignement (10%) ou en tant que cadre administratif (6%). Ces données rejoignent la discrimination dans l'accès à l'éducation et la poursuite des études secondaires dont ont souffert les femmes marocaines pendant longtemps –et dont elles pâtissent encore dans le monde rural et les classes populaires- (Desrués et Moreno 2011). En effet, les pères des étudiants de l'ENA de Meknès, eux, ont réalisé des études secondaires dans les deux tiers des cas (65%) et des études supérieures pour 42% de ceux-ci. En prenant comme référence les taux d'accès à l'enseignement secondaire ou supérieur au Maroc pour des personnes qui sont nées avant 1970, on peut légitimement parler d'une minorité qui forme une élite intellectuelle pour les décrire. Quant au statut professionnel, plus de la moitié d'entre eux (54%) seraient des employés du secteur public. Arrive en tête l'armée (16%), sans doute en lien avec le poids du secteur à Meknès, suivie par les cadres de l'administration et l'enseignement (14%) et enfin 10% occuperaient des

postes subalternes de l'administration et des services. Parmi les professions restantes, 9% des étudiants signalent des pères agriculteurs.

Tableau N° 2 : Etudes des parents chez les étudiants de l'ENA

Niveau d'Etudes	Père (%)	Mère (%)
Etudes universitaires	42	16
Etudes secondaires	23	20
Etudes primaires	17	31
Ecole coranique	8	1
Ne sait ni lire ni écrire	10	32
Total	100	100

Source : Élaboration personnelle à partir des données de l'enquête

Par contre, peu de mères (16%) des étudiants de l'ENA ont poursuivi des études universitaires. Bien que cette proportion soit certainement plus élevée que la moyenne nationale de leur cohorte, il faut retenir qu'un tiers d'entre elles n'a pas dépassé le niveau du primaire tandis qu'un dernier tiers ne sait ni lire ni écrire. Partant d'une perspective de genre, les jeunes étudiantes sont dans leur immense majorité dans une logique de mobilité sociale ascendante à travers l'accès à une formation supérieure.

On a donc des parents espagnols plutôt homogènes qui appartiennent dans leur ensemble à une élite intellectuelle et professionnelle. Bien que situés à un second niveau, ils représentent cependant toujours une élite technocratique et sociale au même titre que les docteurs en médecine ou en droit, aux yeux du reste de la population.

Chez les parents marocains on ne peut parler d'élite intellectuelle que chez un peu moins de la moitié des pères. Surtout, le manque de formation parmi les mères des étudiants marocains contraste avec le cas espagnol.

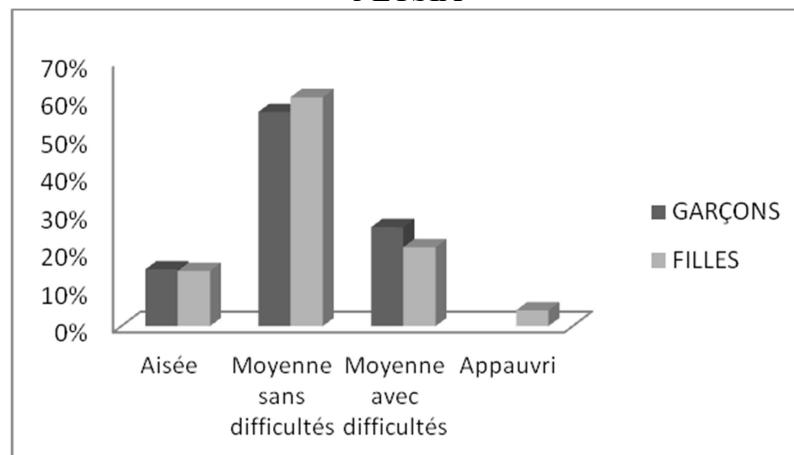
5) Le statut socio-économique des familles : des classes moyennes supérieures

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Les étudiants de l'ETSIA et de l'ENA appartiennent dans leur grande majorité à la classe moyenne supérieure. En effet, les deux tiers d'entre eux situent leur famille dans la « classe moyenne sans difficultés économiques » ou la classe aisée.

En Espagne, bien qu'un étudiant sur trois se range parmi la classe moyenne avec des difficultés économiques, on peut avancer que ce choix est probablement lié au contexte de crise économique et financière que connaît le pays au moment de l'enquête (2008-2013) avec un taux de chômage qui dépasse les 23% (Graphique 1). On peut estimer être devant une perte de pouvoir d'achat et de niveau de vie, sans qu'il soit légitime de parler de déclassement, puisque leur position reste supérieure à la moyenne. En effet, les professions des parents laissent entendre que les étudiants de cette Ecole madrilène ne proviennent pas d'un milieu populaire.

Graphique 1 : Statut socio-économique de la famille des étudiants de l'ETSIA



Source: élaboration à partir des données de l'enquête

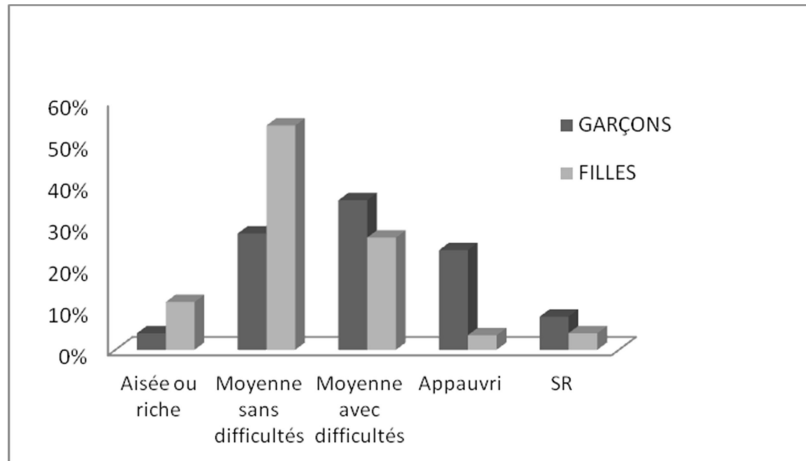
Par contre leurs homologues marocains ont des classements différenciés selon le sexe de l'enquête (Graphique 2). D'abord, le statut socio-économique des familles que les filles déclarent est plus élevé que

celui des garçons. Dans les deux tiers des cas (65,5%), les étudiantes de l'ENA se classent parmi les catégories de la classe moyenne sans difficultés ou aisée tandis qu'ils ne sont qu'un tiers des étudiants à le faire (32%). On notera à ce sujet qu'une proportion relativement importante de garçons (24,5%) se range parmi les classes populaires contre seulement une infime partie des filles (3,5%). Il ne s'agit sans doute pas d'une divergence d'appréhension sexuée, mais bien d'une réalité sociale différenciée qui mériterait de plus amples approfondissements.

Si nous n'avons pas d'éléments permettant d'apporter une réponse définitive, puisque nous n'avons pas d'informations concernant le système, le nombre et le montant des bourses allouées, on peut avancer deux hypothèses à creuser : d'une part, la préférence dans les milieux populaires envers les frères au détriment des sœurs dans le choix de la personne au sein de la fratrie qui poursuivront des études supérieures ; d'autre part, le détournement de la part des garçons des classes moyennes supérieures de la formation agronomique à l'ENA et la conséquente perte de prestige liée à la féminisation des étudiants et à l'arrivée de garçons des classes populaires, ce qui formerait un cercle vicieux qui se rétro-alimente avec l'arrivée croissantes de filles chaque année.

Graphique N°2 : Statut socio-économique de la famille des étudiants de l'ENA

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR



Source: élaboration à partir des données de l'enquête

6) Des capacités linguistiques différenciées : bilinguisme espagnol-anglais en Espagne et plurilinguisme du côté marocain

Monique de Saint Martin (2005) nous rappelle que les élites, et notamment les fractions les plus cultivées, ont toujours fait une large place à l'apprentissage des langues, aux séjours et voyages dans les pays étrangers et donnent une éducation cosmopolite à leurs enfants. La question linguistique est toujours d'actualité et parmi les évolutions récentes, on observe une tendance croissante à un enseignement dispensé en langue anglaise et à l'apprentissage d'une deuxième langue étrangère.

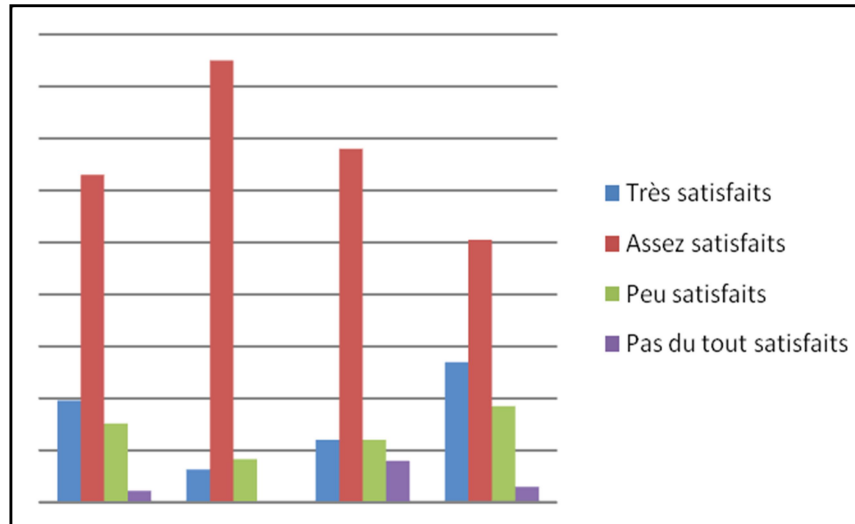
Les étudiants de l'ETSIA et de l'ENA se différencient fortement quand on aborde la question linguistique que ce soit au niveau des pratiques à la maison ou en dehors de celle-ci, fondamentalement au cours des études. Les étudiants madrilènes parlent dans leur presque

totalité uniquement le castillan à la maison. Par contre chez les étudiants de Meknès, le plurilinguisme est de mise puisque à la maison la majorité s'exprime en Darija (83%), le dialecte marocain, ou en Tamazigh (8%) voire utilise l'arabe classique ou le français. Ce plurilinguisme est renforcé par la langue de l'enseignement à l'ENA qui est le Français. A côté de l'arabe classique, qui est l'autre langue que les étudiants ont dû apprendre, 40% des enquêtés déclarent connaître l'espagnol. Par contre, on peut être surpris à notre époque que seulement 2% des étudiants de l'ENA mentionnent des connaissances en anglais.

Aussi bien les étudiants de Madrid que ceux de Meknès se déclarent très majoritairement (87% à l'ETSIA et 84% à l'ENA), voire presque'unanimentement chez les filles de l'ETSIA (91,7%), satisfaits de la vie qu'ils mènent (Graphique 3). Si seulement 16,65 % des étudiants se déclarent insatisfaits, on remarquera que cette proportion est plus importante à Meknès (20,3%) qu'à Madrid (13%).

Graphique N°3 : Degré de satisfaction dans la vie des étudiants

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR



Source: élaboration à partir des données de l'enquête

La satisfaction que manifestent les étudiants de l'ETSIA repose d'abord sur l'absence de problèmes matériels, la poursuite d'études correspondant à leur choix (87,2%) et qui leur plaisent, et enfin, sur de bonnes relations avec leur famille. En ce qui concerne les raisons qui ont poussé les jeunes à choisir ces études, on constate une proportion importante de réponses (31,9%) qui indiquent une sensibilité envers la nature et l'environnement. Cette préférence est partagée tout autant par les filles (29,2%) et les garçons (34,8%). Quant aux autres motivations, elles sont assez atomisées. Toutefois, on retiendra que les filles reconnaissent la valeur et le prestige de la formation reçue (14,6% mentionnent que « c'est une belle formation » contre 4,3% des garçons). Et que seulement 2,1% des enquêtés font référence à une tradition familiale d'ingénieurs agronomes. Cette dernière donnée révèle donc une certaine diversité dans la reproduction.

Parmi les enquêtés qui répondent ne pas étudier ce qu'ils voulaient (12,8%), la plupart avaient choisi une autre formation comme première option (médecine ou architecture), qu'ils n'ont pas pu poursuivre car ils

n'ont pas obtenu une note suffisante pour pouvoir être admis dans ces facultés ou écoles qui sélectionnent leurs étudiants. Quant aux raisons d'insatisfaction vitale que manifestent ces étudiants, il s'agit d'abord de la situation économique du pays pour les garçons et le chômage pour les filles.

Les jeunes étudiants de l'ENA sont eux aussi plutôt satisfaits de la vie qu'ils mènent, puisqu'ils n'ont pas de problèmes matériels, poursuivent des études qui coïncident avec leur choix dans des conditions favorables et enfin maintiennent de bonnes relations avec leur famille et leurs proches qui les soutiennent. L'insatisfaction des étudiants renvoie une image inversée, puisque ceux qui se prononcent ainsi déclarent ne pas faire ce qu'ils veulent, ce qu'ils auraient rêvé et leur manque d'autonomie financière. Seulement deux sur trois étudiants de l'ENA disent étudier ce qu'ils voulaient, ce qui est une proportion importante mais beaucoup plus faible que chez leur homologues madrilènes (87%). Les raisons pour lesquelles ils ont choisi ces études sont par contre d'abord directement liées au domaine de l'agriculture (30,4%) et c'est surtout vrai parmi les filles (35% versus 8% pour les garçons). On signalera deux autres raisons avancées par les enquêtés. En premier lieu, on insistera sur le fait qu'une proportion presque aussi importante (29,4%) que ceux qui ont choisi l'intérêt pour l'agriculture (30,4%), déclare n'avoir pas eu d'autres choix (17,6%) ou qu'ils ont été mis devant une obligation (11,8%). Ces résultats peuvent donner lieu à plusieurs interprétations de diverses natures : économique (le coût des études ailleurs), de niveau (les notes obtenues) ou d'offres (puisque'il n'y a qu'une autre école, l'Institut agronomique et vétérinaire de Rabat), voire à une obligation exercée par les parents pour divers motifs tels que des questions de contrôle social. Il s'agit là d'hypothèses qui mériteraient certainement d'être creusées dans des recherches futures. En deuxième lieu, on mentionnera qu'une petite minorité (8%) indique son souhait de recevoir une formation qui débouche sur le statut professionnel d'ingénieur ou de cadre. Cette motivation est plus présente chez les garçons (12%) que chez les filles (6,5%), peut-être parce que

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

celles-ci sont conscientes que leur intégration professionnelle signifiera sans doute un certain déclassement par rapport au diplôme obtenu.¹⁰

5 - Les facteurs de réussite dans la vie : volontarisme et méritocratie

Pour aborder la question de la représentation des étudiants sur le succès dans la vie, on leur a demandé de choisir par ordre d'importance les trois choses qu'ils considèrent d'utilité pour réussir dans la vie. Les étudiants de l'ETSIA déclarent des convictions méritocratiques fondées sur les études (50%), on sous-entend supérieures, travailler dur (45,7%) et être entreprenant (41,5%). La vision volontariste qui se dégage au premier abord est néanmoins nuancée puisqu'environ un tiers des enquêtés mentionnent le facteur chance (33%) et l'appui de la famille (30,9%), suivis à une plus grande distance de l'importance « des amis » (16%) et du « piston » (13,8%). Le rôle secondaire des relations est plus prononcé parmi les garçons (21 et 17,4% respectivement). Ceux-ci doublent la proportion des opinions des filles (10,7% dans les deux cas), ces dernières comptant plutôt sur la famille (35,4%), les études et le volontarisme (Tableau 8). On remarquera au passage que l'intégrité est une valeur importante pour un quart des répondants (25%).

À l'ENA, les réponses concernant les facteurs qui favorisent la réussite dans la vie sont là aussi concentrées autour de la méritocratie et le volontarisme puisque l'immense majorité accorde une place privilégiée à la réalisation des études (86,6%) (82,6% des garçons et 87,7% des filles), suivie de la croyance dans les effets de « travailler dur » (31,3%). Cette cohérence entre les deux premiers facteurs est légèrement nuancée par un troisième facteur qui se réfère aux relations de piston (5,2%), avec une plus grande fréquence chez les garçons (8,7%) que chez les filles (4%). Ainsi, les étudiants de l'ENA considèrent qu'une vie réussie passe par la satisfaction par le travail (38,1%), la richesse (18,6%) et faire quelque chose pour une cause ou pour les autres (19,6%). Pour les étudiants de Madrid, l'autonomie, « le

¹⁰Mellakh 1998

pouvoir de diriger le cours de sa vie (57,4%), donner un sens à sa vie (« faire quelque chose pour une cause » (51%)) et la « satisfaction par le travail » (43,6%) sont les aspects les plus fréquemment associés au succès dans la vie. On signalera au passage « Qui est respecté par les autres » 24,5% à l'ETSIA et à l'ENA « qui est religieux et bon pratiquant » (12,9%) et « qui a le pouvoir de prendre des décisions qui touchent la vie des autres » (10,2%).

6 La projection dans l'avenir : optimisme

Contrairement à ce que les statistiques sur l'évolution de la mobilité sociale et du chômage au cours des 30 dernières années, c'est-à-dire l'espace-temps qui sépare la génération des étudiants de celle de leurs parents, nous laisseraient croire, les jeunes des deux écoles sont plutôt très largement optimistes. Malgré le chômage croissant des diplômés en Espagne et le caractère structurel que le phénomène a acquis au Maroc depuis la fin du recrutement par l'État il y a deux décennies (Emperador Badimon 2010), les étudiants enquêtés considèrent que leur situation future sera plutôt ou nettement meilleure que leur situation présente. Seulement une infime minorité des enquêtés à l'ENA (3%) et une proportion un peu plus élevée mais néanmoins très réduite à l'ETSIA (13,8%) pensent que leur vie empirera.

Après leurs études les étudiants souhaiteraient s'installer en ville et si possible à Rabat la capitale administrative du Royaume qui offre les opportunités d'emplois au sein des ministères. Une proportion similaire d'enquêtés de l'ETSIA a choisi aussi la capitale de l'Espagne comme lieu de résidence après leurs études. Dans les deux pays, les étudiants mentionnent une mobilité géographique vers des villes importantes et dans certains cas vers des pays étrangers dont le Canada pour les jeunes marocains et les États-Unis pour les jeunes espagnols (12%). Parmi les raisons qui motiveraient ces choix de mobilité, les garçons font plutôt référence aux opportunités de travail tandis que les filles souhaitent connaître d'autres cultures, vivre de façon plus autonome (anonymat de la grande ville). Les garçons déclarent davantage une projection

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

d'emploi sur l'environnement, le paysage ou le climat, alors que les filles insistent plus sur l'offre culturelle.

Conclusions

L'analyse réalisée nous amène à plusieurs conclusions qui doivent être entendues comme des hypothèses à vérifier dans le cadre de travaux plus exhaustifs. Il s'agit donc ici de pistes de recherches.

Tant à l'ETSIA qu'à l'ENA on a affaire à une majorité d'étudiants qui poursuivent des études à proximité du foyer des parents. Ce trait est beaucoup plus accentué en Espagne, sans doute à cause de la décentralisation territoriale de l'Etat des autonomies et du système d'aides financières aux étudiants. Il faudrait vérifier dans quelle mesure il existe une corrélation entre la proximité résidentielle des parents et le choix parfois sans autre option des études d'agronomie, notamment à l'ENA où ce dernier est mentionné à plusieurs reprises comme une obligation.

Tous les enquêtés partagent une même inquiétude et un même souhait : trouver un emploi une fois qu'ils auront terminé leurs études. Ceci n'est pas surprenant dans des pays aux taux de chômage des jeunes diplômés plutôt élevés. Les études sont leur principale occupation, leur principale responsabilité et leur principal objectif. Le degré d'importance des études dans la vie des jeunes est similaire à celui que ceux-ci accordent à la famille et l'obtention d'un emploi, voire des amis et du temps libre.

Là où les jeunes de l'ENA et de l'ETSIA se différencient le plus c'est notamment lors qu'on aborde les questions religieuses. En effet, les étudiants de l'ENA de Meknès situent la religion au premier plan, contrairement aux jeunes de l'ETSIA qui bien que se déclarant catholiques dans une forte proportion ont relégué cette dimension de leur vie à une portion congrue.

Globalement ce sont des jeunes optimistes et satisfaits. Ils sont confiants dans leur avenir malgré des taux de chômeurs élevés au Maroc et en Espagne. Toutefois, les ingénieurs espagnols sont moins soumis au

phénomène du chômage en général et des jeunes diplômés en particulier, que leurs homologues marocains. Ces derniers sont issus généralement de familles de la classe moyenne ou de la classe moyenne supérieure. A l'ETSIA il existe encore une certaine reproduction du capital scolaire, professionnel, social et symbolique. Les études d'ingénieur sont en rapport avec un diplôme qui leur octroie plus de possibilités pour retrouver un emploi qu'un diplômé des facultés, car la perception sociale des ingénieurs est toujours plus valorisée professionnellement et socialement.

La plus grande hétérogénéité des parcours scolaires et des professions des parents des étudiants de l'ENA, d'une part, et le taux relativement élevé de mères sans emploi rémunéré et n'ayant pas dépassé les études primaires, d'autre part, font qu'ils se situent dans une logique de mobilité sociale et professionnelle ascendante. Ceci est particulièrement probable pour les filles. Par contre, chez les étudiants de l'ETSIA, le capital scolaire et les professions exercées par leurs parents font qu'ils aspirent surtout à maintenir le niveau de leur famille d'origine dans la structure sociale et professionnelle. On est donc plutôt dans une logique de reproduction chez ces derniers. Ces différences entre les jeunes de l'ENA et ceux de l'ETSIA, se perçoivent dans la tendance plus forte chez les premiers que chez les seconds à identifier la réussite sociale avec l'obtention d'un emploi et la satisfaction de la famille qui a investi dans leurs études. Là encore, il serait intéressant de vérifier si cette logique de restitution à travers l'emploi qui est très forte à l'ENA, fait partie du contrat intergénérationnel. Ces derniers sont inscrits dans une logique de mobilité ascendante qui les valorise vis-à-vis de leurs parents. Un emploi futur leur permettra de s'émanciper de la famille et d'envisager de se marier. Dans le cas des futures lauréates de l'ENA, on peut émettre l'hypothèse qu'elles s'attendent à être valorisées sur le marché matrimonial et à bénéficier d'une plus grande reconnaissance sociale grâce à leur titre d'ingénieur.

Enfin, on signalera une dernière distinction qui ressort de l'analyse. Les étudiants de l'ETSIA et de l'ENA partagent des valeurs de méritocratie, de volontarisme, d'attachement à la famille. Ils se

APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

distinguent néanmoins dans leur perception de leur milieu et leur avenir professionnel, les premiers révélant une plus grande proportion de valeurs plutôt post-matérialistes et une sensibilité environnementaliste plus prononcées que les seconds. Ceci ne veut pas dire que l'esprit rationaliste, scientifique et positiviste caractéristique de la formation d'ingénieur ait disparue. Il faudrait d'ailleurs approfondir cette dimension dans l'approche de l'enseignement de la solution des problèmes environnementaux que les étudiants des deux écoles reçoivent.

L'identité professionnelle de l'ingénieur agronome s'est construite pendant des années autour d'une formation (Bourdieu et Passeron 1964 ; Bourdieu 1989) dans des structures d'accueil relativement restreintes par rapport aux facultés. Elle débouchait sur une culture de métier et un parcours au sein du service public de l'agriculture ou de l'industrie agro-alimentaire qui ont contribué à favoriser la constitution d'un esprit de corps. Tout ceci se trouve remis en question depuis deux ou trois décennies (Duprez, Grelon, Marry 1991). L'identité de l'ingénieur est devenue problématique et partant, sa place dans la hiérarchie sociale. Ce faisant si «il semblerait que le terme ingénieur désigne désormais davantage un genre qu'une espèce, une certaine gamme d'emplois possibles qu'une profession bien déterminée» (Picon, 1997), l'ingénieur est toujours défini par sa capacité intellectuelle à résoudre des problèmes pratiques et à inventer des solutions techniques.

L'exemple de l'ETSIA est révélateur de la prise de conscience par les étudiants de ce passage d'une profession bien déterminée à l'acquisition d'une attitude et d'une méthode vis-à-vis des problèmes à résoudre dans le cadre d'un emploi. Ceci pourrait d'ailleurs être en relation avec la poursuite des études après l'obtention du diplôme vers une spécialisation dans un cycle court d'une année ou deux. Certains poursuivront cette formation à Madrid tandis que d'autres choisiront le prestige de l'étranger et l'envie de découvrir d'autres horizons. C'est peut-être entre ceux qui restent (sédentaires) et ceux qui partent (nomades), sans savoir avec certitude s'ils reviendront au pays, que s'opère la nouvelle

distinction au sein de l'élite que constitue encore aujourd'hui le passage par les écoles d'agronomie en Espagne.

À l'ENA, on ne peut prononcer de conclusions définitives sur l'insertion professionnelle des lauréats et leur mobilité à venir. On a vu que la plupart souhaitait se déplacer vers Rabat ou une autre grande ville. Ce premier choix étant lié à la présence des Ministères dont celui de l'agriculture dans la capitale politique et administrative du royaume. Là encore, on espère que des études seront menées non pas tant pour vérifier si les ingénieurs agronomes formés à Meknès iront grossir les rangs des classes moyennes urbaines, mais plutôt pour saisir l'hétérogénéité des parcours, notamment au niveau du genre, que dissimule une réalité dominante qui n'épuise peut-être pas leur réalité professionnelle et sociale.

Références bibliographiques :

- Bourdieu, Pierre (1978), *Les jeunes et le premier emploi*, Paris Associations des Ages, pp. 520-530, cité en Questions de Sociologie.
- Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude (1964), *Les héritiers*, Paris, Les éditions Minuit
- Bourdieu, Pierre (1989), *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Les éditions Minuit
- Castel Robert (1995), *Les métamorphoses de la question sociale*, Gallimard, folio-essais, pp. 675-676.
- Charlot Bernard (1999) « Du rapport au savoir, éléments pour une théorie ». *Revue Française de pédagogie*. Vol. 126 pp. 184-185.
- Charvet Dominique (2001), *Jeunesse, le devoir d'avenir*, rapport de la Commission « Jeunes et politiques publiques », La Documentation française.
- Desrues, Thierry, Moreno Nieto, Juana (2009). Representaciones, expectativas y estrategias vitales de mujeres jóvenes rurales en marruecos, *Revista de Estudios Internacionales Mediterráneos - REIM* - N° 7

**APERÇUS SUR LA QUESTION DE LA MOBILITE SOCIALE
ET LA REPRODUCTION DES ELITES À TRAVERS
L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR**

- Desrues Thierry, Velasco Ana (2013), “Jóvenes estudiantes agrónomos españoles y marroquíes en el contexto de la primavera de los indignados. Algunos elementos relativos a su posición social, valores y percepción de la agricultura», *Communication XI Congreso Español de Sociología*, Madrid (Espagne), 10-12 juillet 2013 (inédit)
- Didier Christelle (2002), *Ethique et identité professionnelle des ingénieurs. Enquête sur les diplômés des écoles du Nord de la France*. Sociology. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) French.
- Duprez Jean-Marie, Grelon André, Marry Catherine (1991), « Les ingénieurs des années 1990 : mutations professionnelles et identité sociale ». In: *Sociétés contemporaines*, N°6, Juin. Ingénieurs d'Europe et du Proche-Orient. pp. 41-64.
http://www.persee.fr/doc/socco_1150-1944_1991_num_6_1
- El Faïz Mohamed (2001), « La Grande Hydraulique dans le Haouz de Marrakech : fascination technologique et émergence du pouvoir des ingénieurs », in E. Gobe (dir.), *Les ingénieurs maghrébins dans les systèmes de formation*, Tunis : IRMC, p. 213-225 (version en ligne 2014 consultée le 13 novembre 2015 : <http://books.openedition.org/irmc/149>).
- Gobe, Eric (2015), *Jalons pour une sociologie des ingénieurs au Maghreb*, Aix en Provence, IREMAM.
- Gobe Éric (2004), “Introduction”, in Éric Gobe (dir.): *L'ingénieur moderne au Maghreb (XIXè-XXè siècles)*, Tunis/Paris, IRMC/Maisonneuve & Larose, p.13-36.
- Lorient Marc (sous la direction de), *Qu'est-ce que l'insertion*, Edition L'Harmattan, 1999
- Lamloum, Olfa, Ali Ben Zina, Mohamed (Coord.). (2015), *Les jeunes de Douar Hicher et d'Ettadhamen. Une enquête sociologique*. International Alert.
- Longuenesse, Elisabeth (1994) “Ingénieurs et médecins dans le changement social en Syrie. Mobilité sociale et recomposition des élites », *Monde Arabe Maghreb-Machrek*, n° 146, pp. 59-71. Citée

- par Gobe, Eric (2015), Jalons pour une sociologie des ingénieurs au Maghreb. Aix en Provence, IREMAM.
- Mellakh Kamal (2004) « Femmes ingénieurs et fonctionnaires au Maroc », in Gobe Éric (Dir.), *L'ingénieur moderne au Maghreb (XIXème-XXème siècles)*, Tunis/Paris : IRMC/Maisonneuve et Larose, p. 315-327.
 - Saint-Martin Monique (2005), « Méritocratie ou cooptation ? », *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [En ligne], 39 | septembre, mis en ligne le 17 novembre 2011, URL : <http://ries.revues.org/1265>
 - Scarfo Ghellab, Grazia (2004) : « Les écoles d'ingénieurs marocaines, lieu de passage des élites ? Le cas des élèves ingénieurs de l'École Hassania des travaux publics de Casablanca », in Éric Gobe (dir.) *L'ingénieur moderne au Maghreb (XIXè-XXè siècles)*, Tunis/Paris, IRMC/Maisonneuve & Larose, p.223-236.
 - Scarfo-Ghellab, Grazia (2001) : « Les écoles d'ingénieurs. Lieux de production et de reproduction d'une fraction des élites marocaines ? », in E. Gobe (2001) (dir.), *Les ingénieurs maghrébins dans les systèmes de formation*, Tunis : IRMC, p. 109-119 (version en ligne 2014 consultée le 13 novembre 2015: <http://books.openedition.org/irmc/134>).
 - Picon Antoine (1997) « Professions » in *L'Art de l'ingénieur, constructeur, entrepreneur, inventeur*, Paris : Centre Georges Pompidou, Le Moniteur (cité par Vérin Hélène (1998) « Autour du mot « ingénieur ». L'identité de « l'ingénieur » quelques repères historiques », *Recherche et Formation*, 29, p. 1-10.<http://ife.ens-lyon.fr/publications/edition-electronique/recherche-et-formation/RR029-02.pdf>)
 - Vermeren Pierre (2002), *École, élite et pouvoir au Maroc et en Tunisie au XXème siècle*, Rabat : Alizés.
 - Wagner Catherine (2006), « Des élites consanguines », *Constructif*, n° 14.
 - Zahid Fatima (2014) : « Positions et représentations des jeunes étudiants en agronomie face à une situation de crise : cas des élèves